

SAINTS ET LÉGENDES DE L'ISLAM

I. — SIDI MHAMMED BEL HAMRICH (1) ET LES BENI HABIB

Sidi Mhammed bel Hamrich, de la tribu des Beni Habib, tribu qui s'étendait de Sebdou aux Beni Snouss, avait un bœuf auquel il tenait beaucoup. Ce bœuf avait malheureusement l'habitude de manger l'herbe d'autrui ; un jour les contribuables du Saint égorgèrent l'animal et le firent cuire pour se libérer de ses importunités ; mais la viande, si longtemps qu'on la laissât sur le feu, ne put devenir mangeable.

Sidi Mhammed, averti, fit dire aux Beni Habib de lui ramener son bœuf ; on lui en rapporta les morceaux dans la peau cousue. « *Lève toi bœuf* », s'écria le Santon ; et le bœuf, se levant, se mit à marcher ; puis le Saint maudit les Beni Habib (2). A dater de ce jour, les gens de la tribu se virent enlever leur nourriture, chaque fois qu'ils se mettaient à table, par des pigeons ramiers venus du ciel et, quand ils tuaient ces animaux, il les trouvaient remplis de vers et immangeables eux-mêmes. Mourant de faim les Beni Habib durent enfin s'expatrier et se réfugier au Maroc (3) ; de là le dicton :

(1) مُحَمَّدُ بْنُ الْحَمِيدِشِي

(2) Cf. une légende semblable à propos de Sidi Ahmed ben Youceuf et d'un chat qu'on lui servit rôti (R. Basset, *Dictons satiriques attribués à Si Ahmed ben Youceuf*, Paris, Imprimerie nat., 1890, p. 85, 86). Cf. aussi l'aventure de Sidi Yahya Laïdali, en Kabylie, avec un mouton (B. Sedira, *Cours de langue kabyle*, ccxxx1).

(3) Destaing, *Dialecte des Beni Snouss*, donne une partie de cette légende (pp. 354, 355, etc.).

Il les a ruinés comme le ramier a ruiné les Beni Habib.

خـلـاهـم كـزـعـطـوط بـنـي حـبـيـب

Les Beni Habib ont laissé le pays qu'ils occupèrent couvert de ruines de villages, où l'on reconnaît encore parfois des mosquées, des jardins et des citernes (1).

II. — KHEIRA DU KEF LAKHDAR ET SI MHAMMED MOUL ELKEF LAKHDAR

Une des principales montagnes du chaînon du Titteri, chaînon situé dans la province d'Alger à la limite du Tell et des steppes, le Kef Lakhdar porte, au sud-ouest, une grande corniche, œuvre de la nature. Peut-être cette corniche a-t-elle servi jadis d'abri aux hommes primitifs, comme tant d'autres analogues, dans la même région ; mais jamais on ne l'a explorée.

Le rocher porte, tout alentour, des marques noires, verticales, très grandes ; il est fort probable que ces marques sont dues simplement aux pluies qui ruissellent, se réunissent en rigoles dans les endroits déprimés, dissolvent le fer dont sont chargés par places les grès de la montagne et les déposent ensuite en s'évaporant. Mais pour les indigènes, la chose n'est pas aussi simple ; pour eux, ces taches noires sont les corps métamorphosés d'une armée de soldats qui fut maudite il y a fort longtemps. Cette armée était celle d'une certaine *Kheira*, qui habitait le Kef Lakhdar et qui, lors de l'arrivée des Arabes en Afrique, s'était déclarée leur ennemie et avait organisé la résistance dans le pays difficile d'accès où elle régnait. Cette *Kheira* avait construit un village au pied du Kef Lakhdar, du côté du Nord ; il en resterait encore quelques légers vestiges, paraît-il, que l'on appel-

(1) Cf. Destaing, *loc. cit.* ; Gsell, *Atlas archéologique de l'Algérie*, feuille de Sebdou, et A. Joly, *Ruines et vestiges anciens dans les provinces d'Alger et d'Oran*, *Rev. Afr.*, n° 282, 3^e trim. 1911.

lerait toujours, par tradition, Ksar Kheira, c'est-à-dire village de Kheira. Pour dépister Sidi Abd Allah, celui des généraux arabes qui, au dire des indigènes, opérait dans la contrée, elle avait fait peindre en rouge tout le Kef Lakhdar, si bien que Sidi Abd Allah s'imagina d'abord, de loin, avoir devant lui un fort parti berbère, si fort, qu'il hésita à l'attaquer. Mais il s'aperçut vite de son erreur et s'écria alors

ذليتنى يا الكاوى الاخضر * الله يذل سكانك على طول الدهر

« Tu m'as avili [en m'inspirant une crainte momentanée], ô Kef Lakhdar, — Que Dieu avilisse à tout jamais tes habitants ».

Depuis ce jour la puissance de Kheira fut anéantie, la résistance des Berbères du Titteri fut brisée et les Arabes occupèrent le pays (1).

Plus tard, au VII^e siècle de l'hégire, un santou vint, du Maroc, se fixer dans le Kef Lakhdar. Il s'appelait *Sidi Mahammed Elhadj ben Azzouz*. Il ne tarda pas à faire régner son influence dans cette partie du Titteri, à tel point qu'il paraissait être le maître de la montagne ; aussi lui donna-t-on pour surnom celui de *Moul Elkéf Lakhdar*, le *Maître du Kef Lakhdar*. Mais on lui en adjoignit bientôt un autre car, un jour, dans une discussion avec divers santous sur les mérites de celui-ci ou de celui-là, il avait déclaré, pour affirmer les siens, qu'il saurait suspendre son sac à provisions de route dans le ciel en l'accrochant aux Pleïades et il le fit : d'où le second surnom de

معلق زوادتـمـع الثرياء *Malleg zouadetou fettheria*.

(1) Ce qu'on peut remarquer dans cette légende c'est le rôle attribué à une femme berbère qui, comme la Kahina, comme bien d'autres, est à la tête de la résistance en même temps qu'elle exerce le commandement. Ce fait et d'autres analogues, me paraissent en rapport avec la part prise chez les Berbères à la vie publique par la femme, part bien plus grande que chez les Arabes. Voyez par exemple le rôle de la femme chez les Touaregs.

«*Celui qui accroche aux Pléiades son sac à provisions* ».

Sidi Mhammed, en arrivant dans le pays, commença par détruire une petite zaouïya qui s'était établie au Ksar Kheira, parce que les étudiants, qui la fréquentaient, se conduisaient mal et, notamment, avaient contracté la détestable habitude de dire des obscénités. Puis le santon se mit à voyager; partout où il passait, il se mariait temporairement et laissait un fils auquel on donnait son nom; aussi sa postérité est-elle extraordinairement étendue et dispersée. On cite :

Les *Ouled Sidi Mhammed*, six ou sept familles, descendant d'un fils du santon, chez les *Beni Aïssi* du Djurdjura.

Les *Ouled Sidi Mhammed*, 20 familles environ, de *Mdoukal*.

Les *Ouled Sidi Mhammed des Braz*.

Les *Ouled Sidi Mhammed des Ouled Alane*, 40 familles environ, descendants de *Sidi Bou Azza*, fils du Santon.

Les *Ouled Sidi Mhammed du Kef Lakhdar*, les plus importants de tous. Le type de ces indigènes tient bien plus du Berbère que de l'Arabe; tous, ou presque tous, ont les cheveux châtain clair, tirant sur le blond, des figures tout à fait européennes ou, pour mieux dire, rappelant celles des Français de la région française comprise entre la Loire, la Seine et l'Oise. Les *Ouled Sidi Mhammed du Kef Lakhdar* sont suzerains religieux des *Beni bou Yacoub*, tribu du Tell, voisine de Berrouaghia; ils perçoivent chez eux l'espèce de dîme dite *refara* غبارة et, chaque année, le vingt-sixième jour de l'été arabe, les *Beni bou Yagoub* viennent célébrer une fête à l'entour de la coupole qui, dans le Kef Lakhdar, recouvre le cénotaphe du Santon qui nous occupe.

III. — SIDI AÏSSA MOUL ELHADBA

Sidi Aïssa Moul Elhabda était fils, disent les uns, du

fameux Santon bien connu, *Sidi Abd Enrahman Etthaa-labi* (1), d'autres disent d'un certain *Sidi Abd Erramhan Moul Essour*, d'origine inconnue et sur lequel manquent les renseignements. Sidi Aïssa se livra d'abord à la vie ascétique; il passait ses jours et ses nuits errant dans les collines désertes et couvertes d'halfa, où s'élève aujourd'hui son cénotaphe; ces collines sauvages, où il n'avait pour compagnons que les aigles, les vautours, les gazelles, les renards et les chacals sont situées au Nord des Monts des Zarez, dans la partie méridionale et centrale de ce qui forme aujourd'hui en partie le territoire des Rahmane Keraba et, pour le reste, celui des Ouled Sidi Aïssa Elahdebe. Plus tard il se rendit dans les montagnes des Ouled Nayl; après divers incidents, dont la tradition a gardé un souvenir trop vague pour qu'on puisse le mentionner utilement, il épousa la fille d'un marabout du pays, appelé Sidi Zaza زعزع.

De cette alliance Sidi Aïssa eut deux fils, *Sidi Maammar* dont la koubba s'élève dans le Tell, non loin du Chélif, et *Sidi Aameur*, père de la fraction de même nom de la tribu des Ouled Sidi Aïssa Elahdebe.

Maammar laissa lui-même deux fils, *Rabah*, père de la fraction Rouabah et *Tahar*, ancêtre des Touaher de la même tribu. Tahar laissa encore un fils, mort sans postérité, *Sidi Brahim*, dont la tombe se trouve avec celle de son père, de son oncle, de son grand oncle et de son aïeul, dans le petit monument qui couronne la colline dite de Sidi Aïssa Moul Elhadba, chez les Rahmane Reraba.

Aameur, qui était riche, consacra sa vie à la chasse; c'était sa seule occupation et le pays, alors très giboyeux et qui l'est resté jusqu'à un passé très proche de nous, lui permettait de se livrer à son goût sans remords car

(1) Pour ce Santon, voir Trumelet, *Les Saints de l'Islam, Saints du Tell*, Paris, Didier, 1881, pp. 33 et seq.

il n'avait garde de pouvoir, à lui seul, exterminer les lièvres, perdrix, outardes, gazelles, chats sauvages, guépards, autruches, etc., qui peuplaient alors ces parages et n'y étaient pas rares encore il y a seulement une quarantaine d'années. Un jour Sidi Aameur se brisa un membre à la chasse, alors qu'il parcourait la plaine du Zarez Chergui; il appela à son aide son frère Sidi Rabah qui accourut aussitôt, réduisit la fracture en quelques instants et consolida le membre, en même temps, sur-le-champ. C'est le seul miracle de sa part dont on ait conservé le souvenir. Ses descendants, les Rouabah, ont la vertu d'intercéder auprès de Dieu pour obtenir la pluie quand le besoin s'en fait sentir, ce qui arrive fréquemment dans ces pays peu favorisés du ciel. Les Touaher ont la spécialité d'écrire des amulettes qui passent pour guérir la rage et le choléra.

Quant à Sidi Aïssa lui-même, aucun fait saillant ne marqua sa vie et le seul miracle qu'on lui attribue se produisit après sa mort. Celle-ci survint alors qu'il avait un âge avancé; il la sentit s'approcher et, appelant ses serviteurs, il donna l'ordre qu'on mît son corps sur une mule, lorsqu'il aurait rendu le dernier soupir et qu'on l'enterrât là, où la mule s'arrêterait définitivement. L'animal fit une première pause dans la montagne des Sahari, au Sud du Zarez Chergui, à l'endroit où s'élève aujourd'hui une murette de pierres dite *Mekam Sidi Aïssa*; il s'arrêta une seconde fois, au Nord du Chott, sur la petite ondulation qui prit dès lors le nom de *Atef remekam* (l'ondulation de la station, sous entendu du Marabout) et que les Européens désignent, en raison de la nature de son sol, sous le nom de *Terres blanches*. Mais là n'était pas le lieu de repos du Santon car, de même que chez les Sahari, lorsqu'on s'approcha de la mule pour la décharger de son précieux fardeau, elle s'échappa et reprit sa marche vers le Nord. Elle s'arrêta seulement sur la colline aujourd'hui dite de Sidi Aïssa Moul El-

hadba, où le cortège trouva une tombe prête sans que personne pût découvrir qui l'avait préparée.

Comme, après l'inhumation, on avait négligé de signaler l'emplacement de cette tombe, peut-être sur la recommandation du défunt et par un effet de son humilité, le souvenir ne tarda pas à s'en perdre et lorsque, quelques années après, Rabah et Tahar, petits-fils du Santon, qui étudiaient alors à Alger, marquèrent le désir de la revoir, ils ne purent se procurer aucun renseignement certain auprès de leurs contribules. Ils appelèrent alors à leur aide un marabout fameux des Ouled Nayl, Sidi Ben Aliya; celui-ci vint les chercher à Alger, les prit avec lui, les nourrit en chemin du lait de ses seins, — ce qui marquait probablement son intention de les adopter comme ses fils, — les déposa au Gourine, petite montagne située au Nord du Nahr Ouacel inférieur, non loin de Bou Guezzoul, à la limite du Tell et de la région des Steppes, ou de ce que les Arabes appellent le petit Sahara. Les enfants, inquiets, ne reconnaissant pas leur pays natal, se demandaient avec angoisse si le marabout ne voulait pas les perdre; mais Ben Aliya avait seulement le désir de les laisser reposer; il les conduisit enfin sur la tombe de leur ancêtre en leur disant : « C'est ici ». Mais aucun signal ne fut encore élevé en ces lieux et le souvenir de l'emplacement de la tombe se perdit une fois encore.

Plus tard, une petite colonne turque, qui parcourait le pays pour assurer la rentrée de l'impôt, vint camper en cet endroit, sur la tombe même, dont elle ignorait l'existence; les vivres manquaient, le chef était blessé, le pays est, à cinq lieues à la ronde, absolument dépourvu d'eau; or, en dressant les tentes, voilà que les soldats découvrirent des aliments et de l'eau, en quantité suffisante pour leurs besoins et ceux de leurs montures. Le lendemain, tandis que des cavaliers se répandaient à l'entour pour découvrir les tentes des

indigènes qui avaient ainsi, spontanément et généreusement, offert les victuailles, et qu'ils ne trouvaient rien, bien entendu, le chef de la colonne se vit subitement guéri de ses blessures. Il comprit alors et tous avec lui, que ces faits étaient le résultat d'un miracle dû à quelque marabout; les Turcs se renseignèrent, apprirent le nom du Santon, que l'on savait enterré quelque part dans ces collines et, pleins de reconnaissance, ils firent vœu d'élever une koubba à cet endroit, ne doutant pas qu'ils eussent passé la nuit sur sa tombe; ils mirent leur vœu à exécution peu après.

Le surnom de Moul Elhadba (l'homme de la butte, de la colline) que porte Sidi-Aïssa, est dû précisément à la position de son cénotaphe sur une colline ou butte isolée (*hadba* حادبة dans l'arabe du pays), et ses descendants sont surnommés *Elahdebe* (Ouled Sidi Aïssa Moul Elahdebe), parce que leur territoire s'étend sur une région de collines et de buttes (ahdebe, pluriel de hadba), tout autour de la tombe de leur ancêtre.

IV. — SIDI BEN-ALIYA, SIDI AISSA BEN MOHAMMED ET SIDI BAYAZID

Sidi Ben Aliya est un des plus célèbres Santons des Ouled Nayl, sinon le plus célèbre. L'un des plus remarquables de ses miracles est le suivant : *Sidi Aïssa ben Mohammed* (1), le marabout bien connu de la région d'Aumale, père des nombreuses tribus dites Ouled Sidi Aïssa qui, d'Aumale, s'égrènent jusqu'à Chellala, à la limite actuelle des provinces d'Alger et d'Oran, Sidi Aïssa, donc, fut, un jour, avalé tout vivant par un méchant marabout du Tell, son rival. Mais Sidi ben Aliya, grand ami de celui qu'on pouvait à bon droit croire trépassé, veillait; il se précipita pour délivrer Sidi Aïssa et il

(1) Pour ce Santon, voir Trumelet, *L'Algérie légendaire*, A. Jourdan Alger, 1892, p. 83 et q. seq.

eut le bonheur de le retirer vivant du ventre de son ennemi; comme précaution il avait emporté un morceau de la montagne des Sahari dits Ben Aliya de Djelfa, pour assommer le méchant marabout anthropophage; or un premier morceau se désagrégea et tomba sur le bord septentrional du Zarez Chergui, un peu à l'intérieur du Chott; c'est ce qui forma le mamelon pierreux aujourd'hui connu sous le nom de *Rouiyes ben Aliya* (1), mamelon qui, au dire des indigènes, offre encore un spécimen de chacune des plantes répandues dans les montagnes des Sahari ben Aliya, au sud du Zarez Chergui. — Dans sa course précipitée le santon, pressé d'arriver au but, — il n'y avait, évidemment, pas un instant à perdre, — renversait les obstacles quand ils ne se laissaient pas franchir assez aisément. C'est ainsi qu'il partagea en deux, pour se faire un passage, la montagne des Sahari Ouled Brahim, qui se trouve, au nord du Zarez Chergui, tandis que la précédente s'élève au sud. La brèche qu'il y produisit forma ce qu'on appelle de nos jours le *Teniet Elhammam*, le seul col bas et large, qui permette de franchir aisément la chaîne. Plus loin vers le Nord, un nouveau quartier de la montagne que portait Sidi Ben Aliya se détacha, près de Bogari; de là résulte le rocher qu'on appelle *Kef ben Aliya* ou, en français, le *Rocher des vipères à cornes*, accident du terrain séparé du reste de la montagne du Titteri, bien isolé, bien remarquable, qui se trouve immédiatement au sud du village, à l'endroit où en sort la route qui conduit à Laghouat.

Nombreux sont, d'ailleurs, les endroits qui rappellent le nom de Sidi ben Aliya; il y a une petite chapelle à laquelle on donne cette appellation, dans les Sahari Ouled Brahim, près de l'Aïn Tarech; cette chapelle fut élevée en cet endroit parce que le Santon y avait longtemps

رويس بن عليّة (1)

séjourné, se livrant dans la solitude à la vie ascétique. Un peu plus loin, près d'Aïn Kerbouba, on voit un rocher criblé de trous que l'on appelle, à cause de cela, *Hajra Makhrouga*, pierre percée; ce sont, paraît-il, les doigts de Sidi Ben Aliya qui ont fait ces trous et voici dans quelles circonstances. Je ne sais au juste pourquoi, le Santon était en mauvais termes avec les Sahari Ouled Brahim; or, un jour il prononça contre eux l'imprécation suivante :

من الصغيرة للكبيرة
من الستة للستين

« d'une chose de peu vous en viendrez à une qui sera importante, de six vous en viendrez à soixante » c'est-à-dire, — car ces laconiques paroles appellent un commentaire : « grâce à votre caractère entêté et revêche, « pour avoir voulu éviter de faire de petites concessions, « vous vous verrez obligés d'en faire de grandes ; pour « avoir voulu éviter de donner un peu, six, par exemple, vous serez contraints de donner beaucoup, soixante « par exemple »; et, pour accorder plus de force à son imprécation, Sidi ben Aliya enfonça ses doigts dans un rocher ; il déclara en même temps que, tant que celui-ci serait en place et porterait la marque de son geste, son anathème conserverait toute sa force. Or personne n'a jamais pu faire disparaître l'*Hajra Makrouga*, ni la changer de place. — Une foule d'autres endroits rappellent aussi l'existence passée du Santon ; on voit ainsi un *Gourbi ben Aliya*, un peu à l'est de Aïn Mouchrimita, dans les montagnes des Ouled Nayl, à l'ouest de Djelfa.

Dans une autre circonstance, Ben Aliya se signala encore. Un marabout des pays d'Orient, *Sidi Bayazid*, s'était livré à l'exclusive adoration de Dieu pendant un nombre considérable d'années, une trentaine, peut-être, et ce dans une position très incommode, car il ne reposait que sur une seule jambe. Il paraît que cette espèce

de martyr volontaire et avant la lettre, lui avait acquis auprès du Maître des Mondes des mérites extraordinaires, car il se vit, à ce sujet, l'objet de la jalousie de Sidi Abd-Elkader Eljilani. Sidi Abd-Elkader pria Dieu de cacher aux yeux du monde, celui qui lui portait ombrage en le jetant en quelque endroit désert ; le Créateur, qui n'avait rien à refuser à son serviteur Djilani, transporta, sans que personne le sût, Sidi Bayazid au milieu de la montagne des Sahari, l'y laissa vivre quelque temps, puis il prit son âme, avant que personne se fût aperçu de la présence du saint homme en ces lieux. Or, un jour, bien longtemps après tous les événements que je viens de raconter, des gens qui labouraient trouvèrent des ossements ; perplexes, ils se demandaient ce que cela pouvait être, lorsque Ben Aliya, cependant mort depuis longtemps, leur apparut, leur expliqua ce dont il s'agissait et leur ordonna d'élever en cet endroit un monument à Sidi Bayazid ; les laboureurs et leurs tribules édifièrent alors la koubba qui existe encore dans les montagnes des Sahari de Djelfa.

Quant à Sidi Aïssa ben Mohammed je n'ai pas à raconter sa vie ; elle est bien connue et Trumelet l'a tout au long développée dans son livre « *L'Algérie légendaire* ». Ce n'est pas ici le lieu de dire quels sont les descendants du Santon, quelles tribus ils forment, en quels lieux campent ces tribus ; je réserve ce sujet pour une autre étude ; mais, ce que l'on sait moins, c'est que Sidi Aïssa est l'auteur de nombreux dictons, peut-être aussi nombreux que ceux qui ont rendu justement célèbre Sidi Ahmed ben Youceuf. Les recueillir tous exigerait beaucoup de temps et de nombreux voyages, car ces dictons, qui n'ont jamais été rassemblés en *diouane* (recueil) survivent seulement épars dans la mémoire d'indigènes eux-mêmes répartis en bien des endroits différents ; les publier, d'autre part, serait également une œuvre de

longue haleine et nécessiterait un opuscule spécial. Je me contenterai de dire que ces dictons sont, généralement, des imprécations contre certains groupes Arabes ou des invocations en leur faveur, mais il y aurait aussi, dit-on, des préceptes moraux un peu dans le genre de ceux que le comte Henry de Castries a publiés sous le titre de « *Gnômes de Sidi Abd-Errahmane-El-Mejdoub* » (1) et qui sont attribués à Mejdoub le Marocain. Je donnerai seulement deux exemples des dictons de Sidi Aïssa.

Ce Santon avait un jour demandé aux *Mouïadète*, nomades qui parcouraient les steppes au sud du Titteri, de lui procurer un cheval de selle. Après maints conciliabules, maintes réunions (*miad*, pluriel *mouïadète*) d'où vient le nom de la tribu, les Arabes ne s'entendirent pas et, pour couper court à toute discussion, ne donnèrent ni cheval ni quoi que ce soit. Survint un d'entre eux, nommé *Mokhtar*, qui, honteux de la conduite de ses contribuables, se rendit auprès du saint homme et lui offrit la jument qui lui servait de monture, décidé à repartir à pied, — ce qui, chez les Arabes, marque un singulier effort de la part d'un homme à l'aise, — et sans même songer à demander un souhait en sa faveur. Mais Sidi Ben Aïssa, bien au courant de tout ce qui s'était passé, s'écria, maudissant les *Mouïadète* :

تتلموا شهر * وتتبرقوا دهر

« Vous serez réunis un mois, dispersés tout le reste « du siècle » ; et, de fait, les *Mouïadète* sont encore partagés en deux groupes distincts, bien éloignés l'un de l'autre : les *Cheraga*, qui nomadisent dans les steppes à l'entour de Birine, au sud du Titteri, et les *Reraba*, cantonnés dans les collines arides et desséchées, qui s'éten-

(1) Paris, 1896.

dent depuis Aïn Oussera vers l'Ouest jusqu'à l'Oued Touil. Au temps des Turcs, ils se réunissaient environ un mois à la grande foire de Saneg, dans le Titteri, où se faisaient les achats de grains de la part des tribus du Sud, qui vendaient, en retour, aux Telliens laine et moutons.

Mais, en même temps, Sidi Aïssa prononça le vœu suivant en faveur de la descendance de Mokhtar :

يَحِطُ مَضْمَدَكُمْ عَلَى رِقَابِ النَّاسِ
يَحِطُّكُمْ الْعَاثِي يَرْجِدُكُمْ الرَّايِحِ
بَيْتِ بَخْبَا
لَأَنَّ تَصِيرَ الدُّنْيَا هَبَا

« (Dieu) posera votre joug sur les cols de tous ; (quand)
« vous déposera celui qui sera fatigué, celui qui est reposé
« vous relèvera (et vous portera). — (Vous aurez) une
« tente avec un Kheba jusqu'à ce que le monde tombe
« en poussière. »

Le *kheba* est une petite tente auxiliaire de luxe, séparée de la tente familiale et qui sert à recevoir les hôtes ; seuls les gens riches en possèdent. Sidi Aïssa souhaitait donc aux Ouled Mokhtar, puissance et prospérité. Or, jusqu'à nos jours, les Ouled Mokhtar sont restés parmi les plus riches tribus de la lisière méridionale du Titteri ; dans le dernier siècle de la domination turque ils étaient les seigneurs incontestés de toutes les steppes qui les avoisinaient, ainsi que d'une grande partie du beylik de Titteri, où leur autorité s'exerçait sans conteste, au profit des Turcs, avec lesquels leurs grandes familles avaient contracté des alliances matrimoniales.

V. — SIDI ELHADJ AISSA — SIDI NAYL.

D'autres saints hommes se sont aussi distingués dans l'art de composer des dictons de différents genres, qu'a retenus la mémoire des populations.

Sidi Elhadj Aïssa (1), de Lagouate, surnommé *Moul Essebsi* (l'homme à la pipe) est bien connu ; il vivait au x^e siècle de l'hégire, suivant la tradition et s'est rendu célèbre à plusieurs titres. On rapporte qu'il avait pour femme une négresse appelée Mabrouka ; c'est toujours par elle et sur sa tête qu'il prêtait serment. Il composa quantité de poésies qui existaient encore, réunies en recueils manuscrits, chez ses descendants à Lagouate et, moins complètes généralement, chez divers indigènes de la région ; quelques-unes sont très répandues et, dans le nombre, il y en a de remarquables ; elles sont de genres très variés. On a aussi de Sidi Elhadj Aïssa de nombreux dictons dans le genre de ceux de Sidi Aïssa ben Mohammed, c'est-à-dire concernant les tribus avec lesquelles il vécut en contact. J'espère pouvoir en citer un grand nombre un jour, en publiant l'historique des tribus du plateau steppien et de celles qui lui sont limitrophes ; en voici un exemple pour le moment. Un jour Elhadj se rendit chez les Rahmane qui nomadisaient au sud de Bogar ; il fut froidement reçu ; plein de ressentiment, il partit en lançant un anathème contre ses hôtes avarés ; déjà il était arrivé au col dit Elmegsem, dans les monts occidentaux des Zarez, lorsqu'une femme des Rahmane, Aïcha Elkoheïla (عائشة الكحيلية) alors campée au Taragraquet, une des plus hautes montagnes du Titteri, entendit la malédiction du Santon malgré la distance — il y a plus de 100 kilomètres du Megsem au Taragraquet. Aïcha avertit ses contribuables d'avoir à se repentir et de préparer à leur illustre visiteur un cadeau sérieux ; puis elle rappela Elhadj Aïssa, qui, cédant à ses prières répétées consentit à revenir, accepta le cadeau et s'écria :

لو كان ما منعة البالي *
نلوحكم الشرث الخالي *

(1) Voyez aussi Trumelet, *L'Algérie légendaire*, p. 111 et seq.

« N'eût été l'empêchement apporté par des femmes (collectif, celles qui s'épouillent), je vous aurais jetés dans le désert vide de tout ».

Et il ajouta :

تَهَلَّوْا بِهِمْ يَا وَلِيَّاتِ اللّٰهِ

« O créatures de Dieu (femmes), ayez bien soin d'eux (de vos hommes) ».

Depuis cete époque, les Ouled Sidi Elhadj Aïssa perçoivent annuellement chez les Rahmane de Bogar ce qu'on appelle la *Makhedat elbit*, (ما خضت البيت), c'est-à-dire la quantité de beurre, que chaque tente donne en un jour, une fois l'an. Comme ce sont les femmes qui font le beurre et qui, de la sorte, donnent satisfaction aux descendants du Santon, la dernière partie des paroles de ce dernier s'explique d'elle-même.

Sidi Nayl (1), père des nombreuses tribus, qui peuplent l'Atlas Saharien entre le Djebel Amour et Biskra, est plus connu encore que le précédent ; comme lui, il est l'auteur de nombreux dictons que répète sa postérité. Ces dictons sont, pour la plupart, du genre moral ; il faudrait un volume entier pour les réunir ; je me contenterai d'en citer 2 ou 3 :

1° أَلِي مَا شَافِ سِلَاطِنَةَ مَا يَتَأَدَّبُ
وَمَا يَعْرِفُ كَأَخْتَهُ حَلْوَةَ مِنَ الدَّرِيَّاسِ

« Qui n'a pas vu de Sultans (c'est-à-dire qui n'a pas fréquenté les gens de bonne condition) ne peut acquérir de l'éducation ; il ne sait pas distinguer la fêrule douce (et bonne à manger) du thapsia.

(1) Pour ce Santon voir Trumelet, *Algérie légendaire*, p. 190 et seq.

الظننة في زوجتك لا تعملها شي * ولا تصحب في دنياك 20
من هورادي * المهبول الي تيريش للغادي

« Ne nourris pas de soupçon contre ton épouse (car alors il vaut mieux la répudier) ; ne recherches jamais l'amitié d'un homme avili ; bien fou est celui qui rappelle quelqu'un qui s'éloigne (cela porte malheur, d'abord, puis pourquoi retenir auprès de nous celui qui ne montre pas de goût pour notre compagnie?)

يا السائل على السجاسة في الوزرة * اغسل غير محلها علاه 30
تزيد * اياك اذا ترديد على شوب النظرة * اغسل
فراع الشوب هذا المرديد (1)

« O toi qui demandes ce qu'il faut faire au sujet d'une souillure sur le pan d'un vêtement, lave l'emplacement de cette souillure, pourquoi faire plus? — Mais, si le vêtement porte des souillures partout où la vue s'étend, lave tout le vêtement, c'est là ce qui est désirable ».

VI. — QUELQUES SANTONS MOINS CONNUS

Sidi Ali ben Mahammed (2) est compté au nombre des ancêtres de *Sidi Abd Elaziz*, le fondateur du village arabe de Chareuf dans les Ouled Nayl, au sud du Zarez Rarbi. Il avait lui-même construit un premier village à *Elker koub Ezzarga*, à environ 1 kilom. au N.-O. de l'actuel Chareuf, sur le chemin de Aïn Eddib ; son tombeau s'y trouve encore, peint à l'ocre rouge, dans le cimetière abandonné ; c'est pourquoi *Sidi Ali* a été surnommé *Moul Elkerkoub Ezzarga*. On lui prête la phrase suivante :

(1) *وزرة* en arabe régulier, morceau de viande et *اوذارة* pan de vêtement.

(2) Voyez une tradition un peu différente dans Trumelet, *Algérie légendaire*, pp. 115 et seq.

يخلف واحد من ذرية ذريتي يطبي اسمي

« il naîtra de la postérité de ma postérité quelqu'un qui fera oublier mon nom ». Il faisait allusion par là à l'un de ses descendants, *Sidi Abd Elaziz*, fondateur de *Chareuf*, comme je l'ai dit, et dont le nom a prévalu pour désigner toute sa lignée, ainsi que celle de *Sidi Ali*, les *Abaziz* ou *Ouled Sidi Abd Elaziz*.

Sidi Yagoub ben Jemil, contemporain de *Sidi Aïssa ben Mohammed*, vivait dans les *Beni Hassen*, entre le *Berrouaguia* et le *Ksar Bogari* d'aujourd'hui. Le pays était en ce temps horriblement sauvage et dépourvu de ressources ; mais les lions, alors nombreux, avaient l'attention d'apporter au saint homme, sur leur dos, le bois nécessaire à la cuisson de ses aliments. *Sidi Yagoub* eut des démêlés retentissants avec *Sidi Aïssa ben Mohammed*. Aujourd'hui encore, certaines tribus du *Titteri*, les *Ouled Deïd*, les *Mfatcha* et surtout leur fraction des *Ouled Ben Zaoui*, célèbrent sur sa tombe une importante fête annuelle.

Cheikh ben Ezzaoui, originaire de la fraction des *Mzeta* des *Mfatcha*, où s'élève sa chapelle funéraire, vivait à la fin du XII^e siècle de l'hégire ou bien au commencement du XIII^e, on ne sait au juste. Après s'être d'abord livré au vol et à la rapine, il vint à résipiscence, s'adonna à la poésie et composa nombre de pièces du genre sérieux (*jedd*, جد), dans lesquelles il loue Dieu et les Saints, et dont beaucoup sont encore connues dans le pays et chez les *Ouled Nayl* et chantées dans les fêtes autour des *Marabouts*. Sa postérité se trouve dans les *Mfatcha*, tribu des alentours de *Bogari* ; sur sa tombe, ses descendants et la fraction des *Mzeta* se réunissent chaque année pour célébrer une fête. *Cheikh ben Ezzaoui* était serviteur religieux (*Khedim*) de *Sidi Mohammed Ould Elbokhari*, le grand marabout du pays, et de *Sidi Yagoub ben Jemil*. Il passe pour avoir prêché l'Islam, quelque peu perdu de

vue déjà de son temps, dans les Ouled Nayl et c'est à ce titre que sa postérité percevait et percevait quelquefois encore, sur ces derniers, la taxe religieuse et volontaire dite *refara* (1).

Sidi Youceuf, dont la koubba s'élève dans les Bou Aïch du bas Nahr Ouacel, près de l'endroit dit Guermini, serait, dit-on, de la descendance de Sidi Ahmed Ben Youceuf (2), le célèbre Santon de Miliana. Mais nous ne possédons sur lui aucun détail pour le moment.

Sidi Saad, marabout des Sahari de Tiaret, est connu par un seul fait ; partant de Tiaret, il se rendit à Taza, entre Teniet Elhad et Bogar, dans les Ouled Nayl et dans le Djebel Amour, puis revint sur Tiaret. Parvenu aux sources d'Elousakh, il annonça sa mort à ses compagnons et leur dit qu'il fallait creuser sa tombe. Il mourut, en effet, peu après, empoisonné par le bey *Abd Elkhaoui* (3) (sic). Son cénotaphe se trouve dans les montagnes du Nador, au sud de Tiaret.

Sidi Eladjèdje, marabout des Ouled Sidi Khaled des Harra, voyageant près de Tagguine, fut arrêté par une *dayat*, c'est-à-dire un petit étang, la *daya ben Jedi* (4),

(1) Ces liens de suprématie religieuse sur telles tribus de la part de telles autres, elles-mêmes vassales, à ce titre, d'autres groupes ethniques forment un chassé-croisé, un tissu aux mailles serrées, difficile à connaître, plus difficile encore à exposer clairement, mais qu'il serait bien utile de connaître dans le détail à cause de leur importance sociale, de leur répercussion, notamment, sur les relations de tribus à tribus.

(2) Pour ce Santon voir Trumelet, *Algérie légendaire*, pp. 399 et seq.

(3) Aucun bey de ce nom n'a jamais régné dans le pays, surtout à l'époque reculée de Sidi Saad. C'est encore là une confusion de l'esprit arabe, d'origine probablement moderne. Il s'agit sans doute de Ben Abd Elkaoui, chef des Soueïd, sous Yarmoracen, qui paraît avoir, directement ou par ses descendants, étendu son influence sur le Sersou occidental (Ibn. Khaldoune, *Berbères, trad.*, 1, p. 94-94). Plusieurs tribus de la région seraient issues de ses descendants.

(4) Le mot ben Jedi est sans doute encore une corruption d'une appellation berbère ; ce devait être la mare d'*Igdi*, la mare du sable, ce que la nature des lieux indique surabondamment.

qui l'obligea à faire un détour. Il se fâcha, maudit la daya, émit le vœu qu'un dragon en bût l'eau et la desséchât. Depuis, si la daya conserve quelquefois encore un peu d'eau dans les alluvions sableuses qui en remplissent le fond, si un petit suintement existe encore sur la rive Nord-Ouest, en revanche elle ne se remplit plus jamais ; elle peut même rester sans une goutte d'eau pendant des mois ou des années.

Si l'on considère que le nom de *Adjedje* signifie trombe de vent et de sable, on pourra penser que le prétendu marabout n'est qu'une fiction et que le comblement du lagon est dû aux tourbillons de vent, qui y jettent la poussière du désert et des steppes (1).

On aurait tort de croire que l'ère des Marabouts et des Santons est close ; l'imagination des Indigènes ne l'admet point ; toujours fertile elle invente tous les jours de prétendus miracles, dont tel ou tel personnage serait l'auteur. N'avons nous pas entendu dire récemment que Sidi Mohammed bel Kacem, le Marabout d'el Hamel, près de Bou Saada, avait arrêté un train, sur sa simple invocation, afin de se donner le temps de faire sa prière à son aise ; qu'il rendait aveugles ceux qui le négligeaient. Le processus de la formation des légendes chez les indigènes de la Berbérie pourrait donc être étudié avec fruit, de nos jours encore et fournir un riche appoint aux études que les sociologues ont faites en Europe sur ce chapitre.

A côté des Santons, il y a d'ailleurs ceux qui ne le sont pas encore tout à fait, mais qui le seront plus tard ; on trouve, en voyageant dans les tribus, mainte koubba élevée sur la tombe d'un individu mort depuis peu, dont

(1) Voyez des exemples analogues de légendes qui se créent sur un nom dans Arnold Van Gennep, *Religions, mœurs et légendes*, Mercure de France, 1908, 1909, 1910, 1911, 4 séries ; et, du même, *La formation des légendes*, dans la Bibliothèque de philosophie scientifiques, Flammarion, éditeur.

la vie n'a présenté rien de particulier, si ce n'est, peut-être, une moralité et une religiosité un peu supérieures à celle de son voisin — il en faut si peu chez les tribus de Bédouins — on ne lui attribue encore aucun miracle ; mais il y a gros à parier qu'il en aura plusieurs à son actif, dans cent ans d'ici, car, une fois le souvenir de son existence effacé parmi ses contemporains qui auront disparu, les générations futures se diront que, par définition, une koubba ne peut recouvrir la tombe d'un ancêtre que si celui-ci a été un Santon, *Moula baraka*, c'est-à-dire pourvu du don de faire des choses extraordinaires, d'une puissance réelle sur les forces extranaturelles.

Il y a même des gens qui sont apprentis Santons, si l'expression n'est pas trop grossière, de leur vivant. J'en citerai deux : il y a à Beni Saf un homme, Mohammed ben Youceuf, paralysé de la partie inférieure du corps et qui s'est fait étendre dans un tombeau, sous une coupole (koubba) où on lui porte sa nourriture. Sidi Mohammed ben Tayeb, des Ouled Abbas, qui vivait vers 1860-70, étudia à Mazouna, se rendit à Médéa où le retint le célèbre cadi Si Bou Hella, avec lequel il avait, peut-être, de lointains liens de parenté. Il devint adel à Médéa, puis bach adel à Berrouaguia, plus tard cadi à Médéa. Il s'adonna au soufisme, à l'ascétisme, écrivit de nombreux ouvrages sur cette matière, ouvrages très prisés des indigènes, que l'on possède encore, mais seulement en manuscrits. Sidi Mohammed ben Youceuf et Sidi Mohammed ben Tayeb sont, à n'en pas douter, deux candidats à la sainteté musulmane ; dans un siècle ils seront Santons ; il suffit d'entendre en quels termes flatteurs parlent d'eux leurs coreligionnaires.

Constantine, 18 décembre 1912.

A. JOLY.
